

DÉRIVES ET ILLUSIONS DE L'ÉCRITURE DANS L'ESPACE PUBLIC

Hervé Moëlo

Qui pourrait affirmer qu'écrire, c'est tromper ? Qui oserait dire que bien écrire, c'est bien mentir ? Entre les ateliers d'écriture, les journaux d'information et la presse de communication, l'écriture vit des jours difficiles, victime de représentations profondément ancrées dans des convictions culturelles et sociales. En cherchant, au-delà du plaisir littéraire de jouer avec la langue et des vertus démocratiques de la liberté d'information, on trouve une réalité inquiétante.

Support répandu dans tous les secteurs de la société, la presse est un révélateur souvent flagrant des dérives de l'écriture. En essayant de diffuser les opinions dans l'espace public, une communication trompeuse encourage bien souvent une écriture trompeuse. Parallèlement, la production d'écrits - pas forcément nommée «ateliers d'écriture» - est présente sous beaucoup de formes dans les entreprises éducatives, culturelles ou sociales. L'écriture y aboutit parfois, par manque de discernement, à des situations d'errance : on fait pour faire, entraîné par le flux du métier, de la mode ou du volontariat. Il faut produire mais le sens social manque cruellement.

Pour mieux définir cette impression de dérive et ce manque de perspectives, empruntons quelques analyses aux sciences sociales qui cherchent à éclaircir les liens complexes entre pratiques d'écriture, évolution de l'histoire et structures sociales. Elles invitent à porter un regard sur des pratiques circonscrites, identifiées en tant que telles, comme par exemple la Révolution Française et le statut des écrits anonymes, le XIX^e siècle et les journaux de jeunes filles, le XX^e siècle, ses ateliers d'écriture ainsi que les usages variés de la presse d'information et de communication.

Qu'est-ce qu'écrire ? Comment s'étonner qu'une question, si vaste et si complexe, apporte plus de réponses obscures qu'éclairantes, plus de croyances que de savoir ? Concernant la littérature, bon nombre d'essais font date. De Jean-Paul Sartre (« *Qu'est-ce que la littérature ?* ») à Julien Gracq

(«*La littérature à l'estomac*», «*En lisant, en écrivant*») en passant par Roland Barthes («*Le degré zéro de l'écriture*», «*Le bruissement de la langue*...»), Gérard Genette («*Palimpsestes*», «*Figures*...»), Pierre Bourdieu («*Les règles de l'art*») ou même des enquêtes comme celle de Libération («*Pourquoi écrivez-vous ?*») réalisée en 1985 auprès de 400 auteurs, elle-même inspirée de la même enquête des Surréalistes, 70 ans plus tôt, l'interrogation sur la littérature et l'écriture est un passage obligé.

Aujourd'hui, philosophe, linguiste, écrivain, universitaire, journaliste... chacun continue de chercher des réponses selon ses moyens et sa position. La lecture d'articles et d'essais actuels (critique littéraire, sciences de l'éducation, recherche littéraire...) laisse croire que tout continue de s'écrire à ce sujet. Selon les courants, ce sont les intentions et les convictions de départ qui sont déterminantes : les positions précises dans le champ social et professionnel produisent des discours marqués par un vocabulaire, une sensibilité, des références... Les auteurs ne parviennent pas toujours à dissimuler à quel point les argumentations ont d'autres intentions pas toujours conscientes : la défense de leurs propres intérêts, la justification de leur propre position, le bien-fondé de leur jugement, la raison d'être de leur engagement. Les controverses et les conflits drainent dans leurs sillages beaucoup d'enjeux identitaires.

Dans l'univers culturel et éducatif, l'écrit est pris dans des représentations solidement attachées à des statuts sociaux et des fonctions professionnelles. Parce que la réalité est souvent plus caricaturale que les mauvais romans, risquons-nous à quelques portraits sous forme de constats devenus quotidiens, pour peu qu'on soit attentif à les relever : le professeur de littérature à l'université (distinguons les traditionnels et les novateurs) qui navigue dans les profondeurs des textes et de l'histoire littéraire, le bibliothécaire qui ne comprend pas qu'on puisse altérer l'expérience spontanée, pure et directe du lecteur par des usages trop mécaniques des livres, l'enseignant (distinguons maternelle, élémentaire, collège et lycée...) qui a le double souci de l'imaginaire et de l'usage pédagogique, le lecteur de littérature désintéressé qui refuse toute contamination entre ses lectures intimes et des usages professionnels ou publics, l'animateur socioculturel qui cherche à faire de la lecture une expérience agréable et ludique débarrassée de tout ennui, le sociologue qui explore les conditions de productions de l'écrit et les discours qui les accompagnent...

Qu'est-ce qu'écrire ? Évoluant au moment même où l'on tente de les saisir, les réponses ont d'autant plus de mal

à fournir des images nettes et des interprétations claires qu'elles ignorent la plupart du temps tout relativisme historique des pratiques et des goûts culturels. Des réponses individuelles rendues universelles font bien souvent obstacle à la compréhension du rôle social de l'écriture. Proches de « *l'illusion de l'ethnocentrisme lettré* » dont il est souvent question dans *Histoire de lecteurs*,¹ des sensations devenues slogans (plaisir de l'écrit, expression de soi, épanouissement personnel par l'écriture...) suppriment tous espoirs de perspectives sociales et politiques. Le même ouvrage évoque aussi « *l'universalisation inconsciente de la lecture et des conditions sociales de cette lecture lettrée* ». Dans l'opinion publique des acteurs culturels et éducatifs, l'écrit semble souvent ailleurs, dans un au-delà ou un en-deça, irréductible aux contingences de la technique, des conditions de vie et des intentions idéologiques.

◆ L'écriture dans la sphère privée

Alors que la question de l'écriture professionnelle a du mal à trouver une réponse univoque, que dire des pratiques amateurs ? Avec quels outils aborder cet autre rivage, partagé entre plusieurs continents ? Pas ouvertement destinée à la publication, l'écriture amateur bascule dans la sphère privée. Pour parvenir à nommer des activités sociales qui échappent par leur diversité et leur forme, on parle « d'écritures ordinaires », de « pratiques clandestines », de « bricolage du quotidien »...

C'est peut-être le journal intime que l'on parvient le mieux à identifier. Devenu objet de réflexion et de référence, c'est une pratique sociale cachée que l'on peut paradoxalement citer au grand jour, au même titre que d'autres pratiques d'écriture publiques, sans qu'elle perde pour autant son aspect privé et secret. C'est Philippe Lejeune, professeur de littérature, « spécialiste » de l'écriture autobiographique, qui a contribué à l'éclairage de cette pratique enfouie dans le repli des chambres. Aujourd'hui, la profusion de livres pour la jeunesse inspirés par le genre, en particulier pour les jeunes adolescentes, suffit à dire le succès de cette sortie de l'ombre.

Philippe Lejeune avoue ne pas trop savoir à quelle discipline appartient son enquête sur les journaux des jeunes filles du XIX^e siècle. « *À l'histoire littéraire certainement. Mais abandonnez toute idée de chef-d'œuvre. Je n'ai découvert aucun génie connu. (...) Ces cahiers sont des ouvrages de jeunes filles comme leurs broderies, comme leurs cahiers d'étude. (...) c'est au fond de la psychosociologie (...). Mais*

c'est avant tout de l'histoire (...). C'est avant tout un chapitre de l'histoire des femmes. »² Pas vraiment littéraire, pas complètement objet sociologique ni tout à fait psychologique, pas très historique, si ce n'est du côté des femmes, il faut bien se rendre à l'évidence : genre exilé, le journal intime s'est rallié à lui-même, en créant son propre domaine qu'il a fini par se créer en compagnie des écrits autobiographiques. Bâtir sa propre terre d'accueil, voilà une façon efficace de résoudre le problème de l'appartenance à une discipline, passage obligé pour la médiatisation et le passage de l'indifférence à celui d'objet d'étude. Ouvert aux pratiques contemporaines³, Philippe Lejeune a créé une association afin de collecter et de répertorier les journaux trouvés dans les greniers ou remis du vivant de l'auteur.

Dans d'autres cas, les pratiques clandestines de l'écriture, à la limite du privé et du public, sont réhabilitées en tant que grandes oubliées de l'histoire, héroïnes méconnues ayant sombré dans l'anonymat. L'historienne Arlette Farge est auteur de *Dire et mal dire : l'opinion publique au XVIII^e siècle*.⁴ Dans son introduction, elle situe son travail sur la Révolution Française dans la lignée du sociologue allemand Jürgen Habermas (l'étude de la création d'un espace public bourgeois au cours du XVIII^e siècle) et annonce son intention : retrouver un objet réputé introuvable, l'opinion « *émise par le vulgaire (...) dite folle, impulsive, inepte* », l'opinion populaire définie par Condorcet comme « *celle de la partie du peuple la plus stupide et la plus misérable.* » Elle explique comment, face aux écrits de l'élite, qui forme un espace critique lettré et douée de raison (la sphère publique bourgeoise), la sphère publique plébéienne se situe « *entre le hors-lieu politique et le lieu commun d'une pratique toujours suspectée* » par le pouvoir et sa police. « *Il est rare de retrouver les critiques émises par une population anonyme (...)* » écrit-elle. *Les paroles envolées demeurent muettes si l'on ne prend pas soin de les recueillir, non pour en faire*

¹ Gérard MAUGER, Claude F. POLIAK, Bernard PUDAL, *Histoire de lecteurs*, Nathan, 1999.

² P. LEJEUNE, *Le moi des demoiselles*, Enquête sur le journal de jeune fille, Seuil, 1993

³ Voir « *Cher cahier...* », témoignages sur le journal personnel, recueillis et présentés par Ph. Lejeune, Paris, Gallimard, 1990

⁴ A. FARGE, *Dire et mal dire : l'opinion publique au 18^e siècle*, Seuil, Paris, 1992

un musée, mais pour recouvrer, au creux de leur légèreté, la profondeur grave des révoltes et des consentements jaillis des bouches auxquelles jamais on ne demandait (ni n'autorisait) la parole. » Pour traquer « cette inexistence affirmée d'en haut », Arlette Farge étudie les chroniques, les journaux, les mémoires, les procès verbaux de police, les nouvelles à la main et les archives de la Bastille. De là se dégagent des moments de formation d'une opinion qui résonne, deux siècles plus tard, à la manière des paroles gelées de Rabelais, comme un écho lointain des protestations de la rue, des prisons, des groupes et des individus.

◆ Écrire dans des ateliers

À la lisière du privé et du public, s'est créé puis développé un autre phénomène dans un espace social ambigu : les ateliers d'écriture. À la fois héritiers de l'ethnologie, de la sociologie - par les monographies au XIX^e siècle puis au XX^e par les histoires et les récits de vie - ainsi que des mouvements d'éducation nouvelle, ils ont créé un nouveau secteur économique de la culture et du loisir. Leurs promoteurs ont aujourd'hui du mal à reconnaître à quel point le phénomène mérite d'être historiquement relativisé. Bernard Pudal remarque qu'il est important de les replacer dans la perspective historique des pratiques et des invitations à l'écriture. « *Pour tenter de comprendre l'émergence et la spécificité des offres actuelles d'écriture, on doit d'autant plus s'interroger sur les offres d'écriture qui existaient auparavant qu'elles sont curieusement absentes, me semble-t-il, des récits sur l'histoire des ateliers d'écriture. C'est donc aussi peut-être une histoire d'un passé peu connu, méconnu ou refoulé qu'il s'agit de suggérer.* »⁵ Coupés du passé des actes d'écriture, les ateliers d'écriture ne semblent pas nés d'actes d'écriture spontanés et réels. Présentés comme une offre d'écriture nouvelle et supplémentaire, ils semblent se tenir à l'écart de pratiques sociales déjà existantes, non structurées en tant que telles : écriture professionnelle, militante, épistolaire, informatique, électronique. Né de l'ère du loisir et de l'occupation du temps libre, l'atelier d'écriture se présente comme un lieu circonscrit, dans lequel il faut entrer et produire après inscription. Tout se fait comme si c'était la connotation littéraire, renforcée par celle du plaisir, du jeu et du retour sur soi, qui apportait une légitimité à une entreprise culturelle formatée et estampillée. Paradoxalement, le recours à ces offres modernes d'expression pourrait laisser croire que les nécessités d'écrire n'existent plus en dehors d'elles.

Le principe de l'atelier d'écriture transporte certaines valeurs, obstacles qui empêchent de bien identifier le pouvoir social de l'écriture. Le mythe de l'auteur crée notamment beaucoup d'illusions. Dans l'imaginaire culturel, l'écrivain est devenu héros, producteur d'une écriture qui plaît ou déplaît aux classes cultivées. De ce point de vue, le recours aux auteurs dans les ateliers d'écriture, ne va pas sans poser de problèmes. Il repose la double question de la norme littéraire et du prestige social de l'artiste, qui apportent des réponses toutes faites à la question du statut et des fonctions de l'écriture.

Pour ce qui est du producteur de base, qu'il soit dans un atelier d'écriture, sur Internet ou dans un comité de rédaction d'un journal de proximité, il bénéficie du prestige et de la fierté à s'afficher en tant qu'« auteur », comme si une dimension supplémentaire lui était offerte. Plus grand pouvoir sur soi ou forme moderne du bovarysme ? Le phénomène prend des dimensions plus ou moins spectaculaires selon une hiérarchie lettrée - de la salle de classe à la famille, du quartier à la ville, de l'atelier d'écriture à la revue, du site Internet à la maison d'édition...

La question de l'anonymat abordée par Arlette Farge à la suite de ses travaux avec Michel Foucault, mérite d'être reposée : quelle valeur prend un texte sans son auteur ? qu'avons nous à dire quand on ne signe pas ? quelle est la part d'intention individuelle et de contribution à la pensée collective ? comment prendre en compte autre chose que soi au moment d'écrire ? quelle place accorde-t-on à autrui ? Il faut aussi évoquer « l'illusion biographique »⁶, critique faite par Pierre Bourdieu des discours sur soi véhiculés par les histoires de vie ou les biographies. Il évoque tout ce que le monde social « propose et dispose » comme « institutions de totalisation et d'unification du moi », tout ce qui accentue l'indifférence « aux particularités circonstancielles et aux accidents individuels, dans le flou et le flux des réalités biologiques et sociales. » Il faut enfin citer un écrivain comme John Berger, qui s'efface en tant qu'auteur derrière tous ceux qui lui ont permis d'écrire son dernier livre⁷. Au-delà

⁵ Bernard Pudal, *Quelques remarques sur l'histoire des offres d'écriture*, A.L. n°61, mars 1998, pp.69-71

⁶ Pierre BOURDIEU, *Raisons Pratiques, Sur la théorie de l'action*, Editions du Seuil, 1994

⁷ John BERGER, King, Editions de l'Olivier, 1999

du procédé - une couverture de livre sans auteur - c'est la question du statut des écrits littéraires et de leur sens social qui est posée.

Second malentendu, la question du «bien écrire» est un autre écueil difficile à éviter. Alors que le modèle classique du beau texte persiste, combien sont convaincus qu'écrire consiste à trouver la voie cachée vers ce bel objet que certains écrivains de talent - disons plus modestement : ceux que l'on aime - parviennent si aisément à construire ?

Les écrits clandestins et anonymes étudiés par Arlette Farge ou Philippe Lejeune le montrent, ainsi que les témoignages de pratique de journal personnel publiés dans *Cher cahier...* Tout comme la lecture de beaucoup d'autres témoignages ou même de fictions très fidèles : le souci du style est souvent désigné comme une sorte d'obstacle à l'entreprise principale. Exprimer son avis, afficher son opinion, nommer ses sensations, se confier, se connaître, mieux se comprendre et accompagner son existence quotidienne de ce dialogue silencieux avec cet autre qui n'est pas tout à fait soi... Quand l'écriture est une pratique socialement spontanée et authentique, dynamisée par un mouvement profond qui ne se limite pas à un geste culturel, le souci du beau style disparaît, supplanté par d'autres urgences. C'est aussi ce qu'affirment bon nombre d'auteurs qui opposent la recherche du «beau style» au besoin urgent de comprendre une situation, un parcours social, un événement extraordinaire... Comme si l'écriture leur permettait une démarche matérialiste de compréhension de la réalité plutôt qu'un acte de création désincarnée ignorant les conjonctures terrestres.

Ceux qui ont participé à des ateliers d'écriture ont peut-être déjà vécu la douloureuse expérience de «la-belle-écriture-des-autres», des émotions et de l'inévitable malaise qu'elle fait naître : on se dévoile, on complimente le talentueux auteur, on est gêné, vexé puis complexé. Mais tous restent gentils ou muets sur les autres, moins beaux, moins forts...

Parce qu'il est trop rarement dit que l'écriture et la pensée ne font pas toujours bon ménage : évoquons la méfiance du philosophe Jacques Bouveresse envers les belles-lettres. «*Il y a même selon moi une sorte d'antinomie entre le bien écrire et l'exigence de précision. Quand on veut être précis, on écrit souvent mal. Il y a de rares exceptions : Musil était obsédé par la précision et en même temps un grand écrivain. Mais dans la tradition française, je trouve que le bien écrire s'est trop souvent accompagné d'un encouragement presque explicité à l'approximation et à la confusion.*»⁸ Et si, à force

d'écrire pour faire joli, on perdait les moyens de raisonner ? Et si la recherche des joies de la plume - ou du clavier - empêchait de réfléchir au sens des mots ? Et si l'écriture, enfermée sur elle-même, tournant le dos à la réalité sociale, risquait de devenir un puits sans fond ?

◆ L'influence du modèle journalistique

Comme le montrent Arlette Farge, Philippe Lejeune ou Bernard Pudal, les lieux non-professionnels d'écriture de soi ou de son opinion ont existé bien avant l'arrivée des ateliers d'écriture. Ils ne font finalement qu'utiliser une partie de l'espace jusque-là occupé par des formes d'expression populaire que l'on n'a pas encore fini d'explorer. Parmi elles, la presse a une place importante : qu'elle soit professionnelle, associative, syndicale, scolaire, militante, qu'elle ait une ampleur nationale, régionale, villageoise ou limitée à un petit groupe de personnes, qu'elle serve à informer, partager, distraire, mobiliser, déstabiliser, engager, créer, commémorer... elle a dans tous les cas une histoire ancienne et foisonnante. Aujourd'hui, les fanzines et les sites Internet prennent le relais, avec dynamisme, même si on a conscience que la qualité des publications est d'autant plus hypothétique qu'elle est incontrôlable, ou soumise à des critères propres et incontrôlables.

Face à cette tradition de la presse amateur dite «de proximité», la presse professionnelle tient une place importante dans la vie sociale et politique en s'imposant comme un exemple d'information et de savoir-faire. Si une association, une école, un collectif quelconque, veulent créer un journal, c'est vers ce modèle qu'ils se tournent. Manquant de recul et d'alternative, condamnés à reproduire un type d'écriture, de mise en page et de traitement des événements de la vie publique, les petits lieux de production sont ouvertement exposés à leur influence. Certains groupes de presse organisent même des stages de formation à l'écriture ou vendent leurs conseils.

Or, cette presse de professionnels révèle régulièrement une face sombre, que certains épinglent avec intransigeance. On ne manque pas de révélations sur les liens complexes entre

⁸ LES INROCKUPTIBLES, décembre 99. Voir aussi *Prodiges et vertiges de l'analogie De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Jacques BOUVERESSE, Raisons d'agir Editions 1999

presse, médias et pouvoirs. De *Bel-ami* (Maupassant, 1885) aux *Nouveaux chiens de garde* (Serge Halimi, 1998), cent trois ans de vie politique et sociale ont difficilement altéré le mythe du journaliste, qui résiste en sauvegardant tant bien que mal son légendaire prestige : information, écriture et indépendance.

Pour éviter les amalgames trop rapides, il faut évidemment distinguer les types de journaux d'information : la presse «intellectuelle» n'attire pas les mêmes sortes de critiques que la presse «populaire», que les lignes éditoriales exposent plus facilement aux écarts, avec ses Unes racoleuses et ses sondages populistes.

De son côté, la presse locale mérite aussi une distinction : l'image qu'elle donne fréquemment de la vie et des «événements» de quartier ou de village est la plupart du temps des plus extraordinaires et laisserait presque songeur sur la réalité de la vie locale, ponctuée par les jeux de boules, les banquets de personnes âgées et l'arrivée d'un nouveau gendarme. D'une manière plus anodine que la presse nationale, elle semble bien souvent faire office de faire valoir aux acteurs qui «agissent sur le terrain» (bénévoles, entrepreneurs, élus, institutions...).

On sait à quel point le métier de journaliste consiste en grande partie à informer et écrire «en vitesse». Les conditions de travail ont conditionné les écoles de formation qui intègrent en amont une donnée dont les vertus apparentes dissimulent une perversion plus profonde : l'approximation et l'illusion de comprendre une situation en quelques heures.

◆ Des obstacles à l'apparition de la vérité

Il existe encore une autre presse de proximité dont le fonctionnement mérite qu'on s'y arrête. On oublie parfois que les entreprises (mais aussi les administrations et, dans une moindre mesure, les syndicats ou même les associations) ont aussi leur journalisme, moins prestigieux, moins valorisé, parce que situé dans une hiérarchie basée sur l'ampleur et le prestige du média. Christophe Dejours a identifié avec précision le rôle de la presse dans le monde du travail. Ce chercheur au Conservatoire National des Arts et Métiers redonne, depuis une quinzaine d'années, un nouvel essor à une discipline rebaptisée «psychodynamique du travail». Dans le cadre de sa réflexion sur la souffrance au travail, il analyse comment, dans une entreprise, la presse est responsable de «*distorsion communicationnelle*»⁹. Selon lui,

son rôle est moins d'informer sur ce qui se passe que sur ce qu'il faut savoir et penser de ce qui se passe. Doxa officielle, idées porteuses, elle communique ce qu'il faut connaître pour appartenir au groupe le mieux possible, pour éviter les écueils linguistiques, les fautes de goût, les tabous salutaires... «*Ces documents enseignent à ceux qui les lisent, notamment aux cadres, comment il convient de parler en réunion de cadres ou de direction. On apprend le tact, la prudence, les critiques qu'il vaut mieux se garder de formuler en public (...). En d'autres termes, ces documents indiquent les grandes lignes du conformisme par rapport à l'évolution de l'esprit maison.*»¹⁰ Lien officiel entre les hommes et les femmes qui travaillent ensemble, cette presse professionnelle dérive souvent vers l'expression officieuse de la culture d'entreprise : la déformation publicitaire dite «*de valorisation*» (p. 82)

Il s'agit aussi d'appuyer un phénomène bien connu des psychologues du travail : «*gérer l'écart entre le travail réel et le travail prescrit.*» D'un côté, le travail prescrit par les ingénieurs, les contremaîtres et toutes les règles «officielles» de la profession (que ce soit dans une usine, un bureau, un pétrolier, un TGV ou une salle de cours). De l'autre, la réalité concrète et quotidienne du travail qui entraîne des situations problématiques (une pièce mal fabriquée par une machine, un chef autoritaire et agressif qui vous interdit de fredonner¹¹, des conditions de travail extrêmes, un train à conduire à 300 km pendant plusieurs heures ou des rapports conflictuels avec des élèves)¹².

C'est pour rendre le travail supportable que l'ouvrier, la secrétaire, le conducteur de TGV et le professeur doivent inventer des comportements techniques, relationnels et psychiques qui leur permettent de continuer à supporter ces formes insidieuses de souffrance : conflits humains, tâches exténuantes, moralement douloureuses, mais aussi ennui ou désintérêt complet pour son travail.

⁹ Jurgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987

¹⁰ Toutes les citations de C. DEJOURS sont extraites de *Souffrance en France, La banalisation de l'injustice sociale*, Ed Seuil, L'histoire immédiate, 1998

¹¹ Cf. *La Misère du monde*, Pierre BOURDIEU (dir) Seuil, 1993. Voir en particulier «La possession» Rosine Christin p. 386.

¹² Voir à ce sujet «*Rapport à l'écrit dans l'entreprise*», FOUCAMBERT A.L. n°39, sept 92, pp.22-25, sur le décalage entre les discours de travailleurs, de jeunes stagiaires en formation et de formateurs : «*Le PAQUE*», FOUCAMBERT, MAHE et MOËLO, A.L. n°45 à 50, AFL, 1994-95

Invisibles, secrètes et officieuses par nature, ces stratégies de protection et de résistance ne sont pas prises en compte - ou très partiellement - par l'encadrement. La réalité de ce que vivent les techniciens dans leurs relations humaines ou mécaniques est relativisée, dédramatisée voire complètement occultée : c'est ce que C. Dejours appelle le « *déni du réel du travail* ». C'est lui qui « *constitue la base de la distorsion communicationnelle. Il est en général associé au déni de la souffrance dans le rapport au travail.* » (p. 74)

Sans se contenter de « positiver » de façon outrancière, il se charge aussi de trouver des causes humaines à tout problème posé : « *Le déni du réel (...) conduit inmanquablement à interpréter les échecs du travail ordinaire comme l'expression d'une incompétence, d'un manque de sérieux, d'une insouciance, d'un manque de formation, d'une malveillance d'une défaillance ou d'une erreur relevant de l'homme. Cette interprétation péjorative des conduites humaines est récapitulée dans la notion de "facteur humain" utilisée par les spécialistes de la sécurité, de la sûreté, de la fiabilité et de la prévention.* » (p. 74)

Bref, si quand ça ne marche pas, ce n'est pas la faute de l'entreprise ni des conditions de travail, c'est la main-d'œuvre qui ne fait pas ce qu'on voudrait qu'elle fasse. On n'est pas loin du rêve de l'homme machine : « *(...) le déni du réel du travail est indissociable des croyances alimentées par le succès des nouvelles technologies, des sciences cognitives et du développement des travaux sur l'intelligence artificielle.* » (p. 75)

La presse est là pour absorber et gérer toutes ces questions qui ne peuvent pas être totalement surmontées. La distorsion communicationnelle revient à créer des « *obstacles à l'apparition de la vérité* ». Choisir d'écrire une information, transformer des faits très banals en événements symboliques, c'est éviter que les vrais problèmes soient révélés : « *le mensonge consiste à produire des pratiques discursives qui vont occuper l'espace laissé vacant par le silence des travailleurs sur le réel et par l'effacement des retours d'expérience. Le mensonge consiste à décrire la production (fabrication ou service) à partir des résultats et non à partir des activités dont ils sont issus.* » (p. 76) A force d'y croire on oublie d'évoquer ce qui ne va plus depuis longtemps et qu'on a renoncé à tenter de résoudre. On gomme les défauts. On positive. On se trompe soi-même.

C'est le monde bien particulier de l'entreprise qui est concerné par « *l'usage de ces médias spécifiques (...) utilisés pour soutenir les pratiques discursives mensongères de chacun.* »

(p. 81). Même si c'est dans une autre mesure, les administrations, les associations ou les syndicats produisent aussi ce type de presse. Même si les enjeux de production y sont différents, la souffrance y est aussi présente. Les médecins du travail relèvent dans certaines professions des difficultés peu visibles qu'ils mesurent par un taux de « morbidité ». Il est lié au degré d'ennui du poste, à la difficulté de donner du sens aux tâches que l'on exécute, aux difficultés à faire reconnaître à sa hiérarchie la qualité du travail effectué. De ce point de vue, le « déni du travail réel » existe aussi, susceptible d'alimenter une forme de presse aux fonctions comparables.

Une telle critique des pratiques d'écriture dans des ateliers ou dans des journaux ne sert pas à autre chose qu'à susciter de la méfiance et de la vigilance face aux écarts qu'ils entraînent.

L'attention quotidienne au traitement médiatique réservé à des événements, dont on connaît soi-même tous les détails, peut faire entrevoir à chacun de façon concrète à quel point cette face noire de la presse - n'évoquons pas la télévision ! - est réelle et efficace. Dans quelle mesure ce processus ne contamine-t-il pas les petits lieux de production d'écrit ? Dans quelle mesure, ne parviennent-ils pas, eux aussi, à déformer la vérité ? Il faudrait analyser de plus près certaines publications très modestes dont certaines sombrent ouvertement dans de telles dérives. Qu'il s'agisse de projet institutionnel, associatif, ou scolaire, la création d'un journal doit se faire avec d'autant plus de vigilance qu'il porte en lui tous les risques et la tentation de la distorsion du réel. Et qu'apprend-on réellement quand on écrit dans de telles publications ? Par les pratiques et les valeurs qu'ils véhiculent, les ateliers d'écriture ont un rôle dans cette dérive. Progressivement, ils risquent de transformer les outils d'un acte social « révélateur de la vérité », en acte culturel gratuit puis en exercice de style. La réflexion sur le réel, l'exercice de la raison, l'engagement, l'affichage de l'opinion et la proclamation de l'avis, risquent de disparaître sous les récits de soi, les trucs littéraires et les écritures impressionnistes. Pour que l'écriture ne perde pas sa fonction sociale, c'est au sens critique de reprendre le chemin du négatif, seule façon de traquer le dérèglement des illusions culturelles.

Hervé MOËLO